

Cycle de formation à la prédication  
Visio Poitou

**QU'EST-CE QUE PRÊCHER ?**

A travers cet exposé, « QU'EST-CE QUE PRÊCHER ? », je voudrais envisager comment nous comprenons cet acte spécifique et important dans les Églises de la Réforme qu'est la prédication.<sup>1</sup>

On pense d'abord, bien sûr, à celle qui prend place lors du culte. Mais il peut aussi y avoir prédication dans l'intimité d'une visite, dans le cadre d'une Église de maison, à travers un texte synodal ou par une parole publique dans la société.

Alors « Qu'est-ce que prêcher ? ».

Je voudrais ouvrir maintenant quelques pistes, non comme des définitions exhaustives et définitives, mais comme des propositions personnelles à partir de ma pratique, de mes observations d'auditeur et de mes lectures.

Je les regroupe en trois parties.

- Dans la 1<sup>ère</sup>, j'envisagerai, brièvement, ce que je considère comme des fausses pistes pour la prédication.
- Dans la 2<sup>ème</sup>, je dirai non pas ce qu'est la prédication, mais ce que devrait être sa visée.
- Enfin dans la 3<sup>ème</sup> partie, nous verrons en quoi elle est une modalité de l'incarnation donc inséparable des langages qui la portent.

## 1. ÉVITER LES FAUSSES PISTES

### 1.1 Prêcher n'est pas une étude biblique

Ce n'est pas faire l'étude savante et documentée d'un texte biblique, quelle que soit la méthode employée (historico-critique, structurale, narrative...), ni même de manière simple ou simpliste sous forme d'paraphrase.

Dans une prédication, les données érudites ou techniques doivent rester rares et elles ne sont utiles que pour situer le contexte du texte ou éclairer de manière significative le « message » pour aujourd'hui. (Ex syro-phénicienne Mt 15, 21-28 ou l'étymologie de Bartimée Mc 10, 46-52). Souvent, ces références érudites sont en

---

<sup>1</sup> On comprend alors pourquoi la prédication ne se confond pas purement et simplement avec ce que l'on appelle le sermon, c'est-à-dire l'allocution prononcée du haut de la chaire le dimanche au cours du culte public, même si c'est sa forme paradigmatische. Déjà pour les Réformateurs, le sermon représente seulement une des formes possibles de la prédication. Un des premiers synodes réformés (celui de Berne en 1532) considère par exemple que l'entretien pastoral relève de la prédication car on y annonce l'Évangile, même si c'est en privé.

Luther, pour sa part, « confère un sens assez large au mot prédication. Ce n'est pas seulement l'interprétation du texte biblique dans le cadre d'un culte d'Église ». Pour lui, « il y a prédication chaque fois que la parole est annoncée, que ce soit dans les cours devant les étudiants, dans les cultes de paroisses, dans la catéchèse de la jeunesse, dans la rédaction de traités et de sermons ».

Marc LIENHARDT *Martin Luther, un temps, une vie, un message*, Paris/Genève : Le Centurion/Labor et Fides, 1983, p.195

fait, pour la prédicatrice/le prédicateur, une manière de se rassurer en se référant à des connaissances, que ses auditeurs n'auraient pas. Il se place ainsi dans une position de surplomb, espérant y trouver une autorité... surtout si celle-ci est mal assurée !

Certes il est indispensable de faire un travail exégétique solide en amont pour préparer la prédication. Mais celle-ci n'est pas un temps de formation, d'acquisition de savoirs bibliques. C'est le temps de la proclamation de l'Évangile dans le but d'appeler à la foi. Paul écrit « La foi vient de la prédication, et la prédication c'est l'annonce de la parole du Christ » (Rm 10, 17).

### **1.2 Prêcher n'est pas un exposé théologique**

Qu'il prenne la forme d'un cours, d'une conférence ou d'une catéchèse.

Dans le Nouveau Testament, la prédication, comme annonce de l'Évangile, est bien distinguée de l'enseignement qui est, lui, une instruction doctrinale ou morale visant à expliquer le contenu du message et l'appliquer aux situations de la vie des croyants.

Évidemment, la prédication s'articule toujours à une théologie. Le prédicateur va vers le texte biblique avec une grille de lecture théologique, une clé d'interprétation. Et il vaut mieux en être conscient, savoir que l'on en a une, plutôt que de rester dans l'illusion d'une approche neutre du texte.

Mais la prédication n'est pas le moment où l'on expose sa théologie, où l'on décrit sa clé de lecture. Même si cela n'empêchera pas l'auditeur de la découvrir.

Au fond, on pourrait dire que la théologie comme l'exégèse qui portent la prédication sont analogues à l'échafaudage nécessaire à la réalisation ou à la restauration d'un monument ou d'une œuvre d'art. Or, l'échafaudage doit être enlevé si on veut réellement voir la construction elle-même !

Éviter aussi trop de références culturelles (livres, films...) car vos auditeurs ne les connaissent pas forcément.

### **1.3 Prêcher n'est pas une tribune personnelle**

Cela ne signifie pas qu'il faille rester neutre, général, abstrait. Il importe même d'être concret et existentiel, prendre le risque de s'impliquer personnellement, donc avec ce qui fait son existence dans un contexte culturel et social particulier.

Sans toutefois tomber dans trop grande subjectivité. La prédication n'est pas une tribune pour délivrer ses opinions ou états d'âme ou raconter ses petites histoires personnelles. Il ne s'agit pas de parler de soi, de se raconter, mais d'annoncer Jésus-Christ.

Un bon baromètre pour mesurer et conjurer les risques d'envahissement de la subjectivité, c'est de repérer, dans un sermon, quels pronoms sont utilisés et comment. Par exemple, le « je », peut dire l'investissement du témoin, mais aussi sa propension à parler de lui. Le « vous » met d'emblée la prédicatrice/le prédicateur

dans une position magistrale qui risque de donner une tonalité prescriptive et moralisatrice. Le « nous » peut dire une solidarité et même une communion de la prédicatrice/du prédicateur avec son auditoire. Mais il peut être aussi une forme d'embriagadement plus ou moins explicite, quand elle/il prête à tous ses propres opinions. Le « tu » a incontestablement, s'il est rare, une portée existentielle forte, mais il peut être perçu comme une familiarité abusive.

En même temps ces remarques concrètes peuvent varier dans des contextes culturels ou communautaires particuliers : petite ou grande assemblée, cultes solennels avec des auditeurs extérieurs à la communauté, actes pastoraux...

#### 1.4 Prêcher, ce n'est pas faire de l'actualisation sauvage

On risque alors d'instrumentaliser la Bible et lui faire dire ce qu'elle ne dit pas. Dans ce cas, nous ne la lisons plus, nous l'utilisons comme simple texte-prétexte à un discours qui a sa source dans d'autres références (doctrinale, morale, idéologique, sociétale, culturelle...). Le contexte ne doit pas prendre le pas sur le texte de la Bible.

On ne se confronte plus alors, véritablement, aux Écritures, comme lieu d'un Parole Autre, différente, qui nous résiste, qui nous décale, qui fait coupure avec les réalités dans lesquelles nous sommes immersés. Une Parole qui se refuse à toute mainmise. Je rappelle les mots de CALVIN souvent repris dans ses œuvres : la Bible « n'est pas un nez de cire que l'on peut tordre à sa guise ». <sup>2</sup>

Il convient d'être notamment attentif, en la matière, au risque de moralisation. Or, les gens ne viennent pas au culte pour qu'on leur fasse la morale, qu'on leur dise ce qu'ils doivent faire ou pas, ni pour qui ils doivent voter ! Ils attendent de la prédication une Parole pour croire et espérer. <sup>3</sup>

---

<sup>2</sup>L'expression « nez de cire » -quasi proverbiale- se rencontre chez de nombreux auteurs. Jean CALVIN l'utilise à plusieurs reprises, le passage le plus connu étant la dédicace du commentaire sur le Pentateuque.

« Cependant, il se dresse parmi nous de petits follets et outrecuidés, qui non seulement obscurcissent la clarté de la sainte doctrine par leurs brouées [brouillards] d'erreurs, ou bien enivrent les simples qui ne sont guère bien exercés, les abreuvant de leurs rêveries [...] Et c'est afin qu'il leur soit loisible, en mettant tout en doute et en question, de tourner et virer l'Écriture selon leur désir et d'en faire un nez de cire, comme on dit en commun proverbe. »

Jean CALVIN, « A très illustre Prince Henri duc de Vendôme, roi héritier de Navarre, Jean Calvin » in : *Commentaires de Jean Calvin sur l'Ancien Testament, Le livre de la Genèse*, Aix-en-Provence/Fontenay-sous-Bois : Kerygma/Farel, 1978, p.13.

On trouve d'autres références et un riche commentaire dans le livre de Richard STAUFFER, *Dieu, la création et la Providence dans la prédication de Calvin*, Berne : Peter Lang, 1978, pp.58-60 (les notes, avec de longues citations, sont en fin de chapitre pp.72-104).

<sup>3</sup> On peut déjà dire avec Karl BARTH qu'ils attendent qu'on leur parle « de l'amour et de la bonté de Dieu, d'un Dieu différent de ces joyeuses petites idoles dont l'origine transparaît si facilement et dont la puissance dure si peu ? »

Prêcher, c'est livrer l'Évangile, se livrer soi-même à l'Évangile, tâche autrement plus ardue que de prescrire une morale.

Karl BARTH, « Détresse et promesse de la prédication chrétienne », in : *Parole de Dieu et parole humaine*, Paris, Les Bergers et les Mages, 1966 (1922, 1934), p. 136.

En conclusion à cette 1<sup>ère</sup> partie, je dirais que la prédication n'est pas de l'ordre de la communication d'un savoir : étude biblique, conférence théologique, exposé doctrinal, prescription éthique, présentation d'opinions personnelles... Même s'il peut y avoir des moments qui, allusivement, relèvent de ces registres.

Mais fondamentalement, prêcher c'est partir des Écritures bibliques, au double sens du verbe « partir ».

D'une part, « partir », au sens de s'y enraciner, car, à travers elles, Dieu se révèle et parle. Il faut donc s'y tenir. Mais aussi « partir », au sens de quitter la lettre du texte afin que sa Parole vivante rejoigne l'aujourd'hui de notre humanité dans son contexte toujours singulier.

Ainsi chaque prédication est une occasion offerte, à chacune et chacun, là où il est, de placer sa vie devant Dieu, en réponse à sa Parole.

C'est cette visée de la prédication que je voudrais maintenant développer dans ma 2<sup>ème</sup> partie.<sup>4</sup>

## 2. LA VISÉE FONDAMENTALE DE LA PRÉDICATION

### 2.1 La prédication c'est rendre Dieu présent

« Prêcher l'Évangile, écrit LUTHER, n'est rien d'autre que le Christ qui vient à nous, ou nous qui sommes amenés au Christ ».

Quant à CALVIN, il considérait le prédicateur comme « la bouche même de Dieu »<sup>5</sup>.

On trouve un écho comparable dans la Confession helvétique postérieure (1565) :

« Quand aujourd'hui la parole de Dieu est annoncée en l'Église, par des prédicateurs légitimement appelés, nous croyons que c'est la vraie parole de Dieu qu'ils annoncent et que les fidèles reçoivent ; et qu'il ne faut point forger, ni attendre du ciel autre Parole de Dieu »<sup>6</sup>

On pourrait multiplier les textes montrant que la prédication n'est rien de moins, aux yeux des Réformateurs, qu'une théophanie ou une christophanie. C'est-à-dire une manifestation de Dieu ou du Christ.

<sup>4</sup> « Ainsi le prédicateur ne prêche pas à partir d'une position de surplomb, comme s'il détenait un savoir que les autres n'ont pas et se proposait de le leur délivrer pour combler les failles de leur propre savoir, mais il prêche à partir d'un non-savoir qui est comme la condition de possibilité pour que survienne l'événement Dieu. ».

Guilhen ANTIER, « Karl Barth : la grâce et le sérieux, Détresse et promesse de la prédication chrétienne en modernité liquide », in *Revue de théologie et de philosophie*, 151 (2019), p.232.

<sup>5</sup> Richard STAUFFER, « Les discours à la première personne dans les sermons de Calvin », in : *Revue d'Histoire et de Philosophie Religieuse*, Strasbourg, 1965 n°1, p.48.

« Quand un homme prêche, combien que nous le voyons semblable à nous et qu'il ne soit point de grande estime et qualité, [tant y a que] Jésus-Christ ne laisse pas d'être ici et d'y avoir son siège royal »

Sermon sur 1 Corinthiens, cité par Richard STAUFFER, « L'homilétique de Calvin », op.cit., p.58-59.

« La parole qu'il administre, écrit-il, est la parole de Dieu et non la sienne »

Commentaire sur 1 Pierre cité par Richard STAUFFER, « L'homilétique de Calvin », in : *Collectif Communion et communication*, Genève, Labor et Fides, 1978, p.58.

<sup>6</sup> « Confession helvétique postérieure » (1565), ch. 1, in : Olivier FATIO (éd.), *Confessions et catéchismes de la foi réformée*, Genève, Labor et Fides, 1986, p.204.

C'est une visée analogue qu'exprime Karl BARTH quand il dit que les auditeurs attendent « un événement important, significatif, décisif même » porté par « le désir d'entendre la Parole de Dieu », quand bien même ils ne le savent pas toujours. A travers les paroles humaines de la prédication, ils veulent entendre que « c'est vrai », que « Dieu est présent. »<sup>7</sup>

On pense aussi à Dietrich BONHOEFFER, pour qui la visée de la prédication c'est également rendre présent le Christ qui est la Parole de Dieu incarnée. Elle est, je le cite, « le Christ lui-même marchant comme Parole au travers de sa communauté ». « Dans la Parole que le prédicateur a prise de l'Écriture, écrit-il encore, Christ a été présent dans la communauté ».<sup>8</sup>

C'est pour cela que la prédication a une importance décisive dans les Églises de la Réforme. Au point de parler d'une « dimension sacramentelle de la prédication ». <sup>9</sup> Car comme la Cène, elle rend Dieu présent. Non pas de manière « réelle », « chosifiée » au sens étymologique et catholique du terme, mais de manière « véritable » parce que reçue comme présence de Dieu dans la vie du croyant, ici et maintenant.<sup>10</sup>

La théologie protestante considère d'ailleurs que la prédication et les sacrements sont deux manifestations de la Parole : la Parole que l'on entend et la Parole que l'on voit. Elles constituent les deux « marques » de la vraie Église.<sup>11</sup>

En même temps, si l'on s'en tenait à cette sorte d'identification entre Parole de Dieu et prédication, qui oserait encore prêcher !?<sup>12</sup>

Ce serait, de surcroît, tomber dans le même fondamentalisme que celui qui identifie la Parole de Dieu à la lettre des Écritures bibliques. Cela ne ferait pas droit au caractère toujours et inévitablement existentiel et humain de la prédication.<sup>13</sup>

<sup>7</sup> « Lorsque le dimanche matin, écrit-il, les cloches sonnent, appelant à l'Église fidèles et pasteurs, il est certain qu'elles expriment l'attente d'un événement important, significatif, décisif même » Cette attente, poursuit-il c'est « le désir d'entendre la Parole de Dieu »

Karl BARTH, « Déresse et promesse de la prédication chrétienne », in : *Parole de Dieu et parole humaine*, Paris, Les Bergers et les Mages, 1966 (1922, 1934), pp. 133, 135-137.

<sup>8</sup> Dietrich BONHOEFFER, *La parole de la prédication*, Genève, Labor et Fides, 1992, p.24 et 29.

<sup>9</sup> Bernard REYMOND, *De vive voix*, Genève, Labor et Fides, 1998, pp. 33ss

<sup>10</sup> Concernant CALVIN, « la prédication n'est rien de moins, aux yeux du Réformateur français, qu'une christophanie ou qu'une théophanie. Quand le pasteur annonce l'Évangile, Dieu est réellement présent, aussi présent que dans la célébration des sacrements ».

Richard STAUFFER, « L'homilétique de Calvin », in : Collectif *Communion et communication*, Genève, Labor et Fides, 1978, p.58.

<sup>11</sup> Avec la distinction entre la Parole que l'on entend (*verbum audibile* : la prédication) et la Parole que l'on voit (*verbum visible* : le sacrement) qui sont, pour la Réforme, les deux marques de l'Église.

<sup>12</sup> « Qui a le droit de prêcher, qui peut prêcher quand il sait de quoi il s'agit dans la prédication ? »

Karl BARTH, « Déresse et promesse de la prédication chrétienne », p.152

<sup>13</sup> « La prédication c'est tout ensemble la Parole et les mots. Celui qui nie toute relation entre ses mots à lui et la Parole de Dieu, soit par sentiment d'humilité, soit par refus d'assumer l'autorité et la responsabilité du ministère, enlève à la prédication son objet et la place qui lui revient... En revanche, celui qui, lorsqu'il prêche identifie ses propres mots à la Parole de Dieu, se revêt du rôle qui revient à Dieu. Rien ne permet de justifier cette prétention (...) Ce que le prédicateur doit faire, c'est se servir des mots que sa culture et sa tradition mettent à sa disposition, choisir les plus clairs, les plus vivants et les plus appropriés, les arranger de façon à

Car, comme dans les textes de la Bible, la Parole de Dieu y est inextricablement liée aux paroles humaines, rien qu'humaines, parfois trop humaines avec leurs limites et leurs fragilités.

La présence de Dieu ne réside donc pas dans l'efficacité de ces mots humains, mais elle est l'œuvre de Dieu lui-même.<sup>14</sup> Ainsi, écrit LUTHER, « La bouche et la parole du prédicateur que j'ai entendu, n'est pas la sienne mais c'est la parole et la prédication du Saint Esprit »<sup>15</sup>.

## 2.2 L'action du Saint-Esprit

Ce « témoignage intérieur du Saint-Esprit », pour reprendre les mots de CALVIN, peut se situer, à plusieurs niveaux.

Son « action secrète » est déjà présente, au moment où les mots humains des écrivains bibliques témoignent de la présence de Dieu ou de l'Évangile du Christ dans leurs vies. C'est en cela que nous disons qu'ils sont « inspirés ».<sup>16</sup>

Le Saint-Esprit est aussi à l'œuvre quand la prédicatrice/le prédicateur prépare sa prédication par son travail exégétique, homilétique, rhétorique... Et quand il prie pour demander à Dieu qu'il l'éclaire et le soutienne. Il est encore là au moment même où il prêche.

Il opère aussi dans l'intimité des cœurs et des consciences des auditrices/auditeurs.

<sup>17</sup> C'est, au cours du culte, le sens de la prière avant les lectures bibliques pour demander à Dieu son Esprit afin d'éclairer aussi bien celle ou celui qui prêche que les personnes de son auditoire.

C'est son action mystérieuse qui fait que parfois une prédication hésitante aura touché des cœurs, tandis qu'une prédication brillante dans sa forme aura laissé des auditeurs indifférents.

Cette assurance de l'action du Saint Esprit est un grand encouragement, notamment pour la prédicatrice/le prédicateur dans leur exigeante et lourde charge.

---

transmettre la vérité et à susciter l'intérêt, et les offrir à Dieu dans son sermon. Et c'est Dieu qui façonnera les mots pour en faire sa Parole. »

Fred B. CRADDOCK, *Prêcher*, Genève : Labor et Fides, 1991, pp. 18-19

<sup>14</sup> Cf Distinction entre la « parole externe » (*verba externum*) et la « parole interne » (*verbum internum*). La « parole externe » est celle qui, de l'extérieur, frappe les oreilles des auditeurs. C'est celle dont s'occupe l'homilétique, l'art de la prédication. Rien ne dit qu'elle puisse ou doive par elle-même convaincre ceux qui l'entendent. Pour que cela soit, il faut que soit à l'œuvre la « parole interne », celle qui correspond à l'action « secrète » du Saint-Esprit.

<sup>15</sup> Cité par Marc LIENHARDT, *Martin Luther. Un temps, une vie, un message*, p.142

<sup>16</sup> « Les apôtres ont été, écrit Calvin, comme les notaires jurés du Saint-Esprit pour que leurs Écritures soient tenues comme authentiques »

Jean CALVIN, *Institution Chrétienne*, IV, Genève : Labor et Fides, p. 148

<sup>17</sup> « Ce que nous pouvons affirmer, conclut-il, c'est que nous revendiquons la promesse de la présence de Dieu dans la prédication avec autant de certitude que dans l'adoration ou l'action missionnaire. La puissance qui transforma un souper à Emmaüs en sacrement (Luc 24/28-35) est capable de transformer nos mots en Parole de Dieu. » Nous devons croire « avec confiance que le Dieu qui nous donne vocation de prêcher ne nous abandonne pas dans le monde, armés de notre seule rhétorique. Nous savons tous que c'est Dieu qui ouvre l'oreille et qui délie la langue. »

Fred B. CRADDOCK, *Prêcher*, Genève : Labor et Fides, 1991, pp. 29-30

Paul écrit (1 Co 2/2-5) « J'ai été devant vous faible et tout tremblant ; ma parole et ma prédication n'avaient rien des discours persuasifs de la sagesse, mais elles étaient une démonstration faite par la puissance de l'Esprit, afin que votre foi ne soit pas fondée sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu. » Ainsi, la présence de Dieu n'est pas liée aux paroles mêmes du prédicateur, mais à cet événement dont il témoigne, quand sa prédication aide, celui qui l'entend, à placer et comprendre sa vie devant Dieu.

### 2.3 L'événement d'une rencontre

Par conséquent, la prédication n'a pas pour but de transmettre un savoir, mais elle vise à rendre Dieu présent et susciter l'événement de cette rencontre avec Lui qu'est la foi.

En effet, tout langage a au moins deux fonctions qui ne sont jamais complètement séparables ni exclusives. Il peut d'une part communiquer un message, apporter des connaissances à quelqu'un. Par exemple une conférence ou un cours. Mais il peut aussi ouvrir à une reconnaissance, c'est-à-dire attester la présence d'un sujet pour un autre sujet et provoquer leur rencontre. (Ex ? la carte d'un enfant envoyé de son camp scout qui ne dit pas grand-chose au plan du savoir mais qui dit l'essentiel d'une présence, d'une relation)

La prédication et sa réception mettent donc en jeu toute la personne, non seulement l'intelligence et la parole mais aussi la sensibilité, les émotions, l'affectivité...<sup>18</sup>

C'est dire que la prédication, dès lors qu'elle est existentielle, est toujours et forcément contextuelle. Elle rejoint auditrices et auditeurs tels qu'ils sont, là où ils sont, là où ils en sont de leurs existences, aux prises avec les préoccupations ultimes de l'humain : la réalité de sa finitude, du mal, de la mort.

Ce que BARTH appelle « les questions suprêmes, les questions dernières » que l'on ne saurait « nourrir par des réponses légères et avant-dernières. »<sup>19</sup>

Pour reprendre une image de Fred B. CRADDOCK, la prédication tend à ceux qui l'écoutent un miroir dans lequel se reconnaître. Ce qu'il appelle le processus de *recognition*, quand, écoutant la prédication, l'auditeur se reconnaît et peut dire : « c'est vraiment de moi qu'il parle » !

---

<sup>18</sup> Bernard REYMOND parle « d'exégèse du cœur humain », ou plus largement « d'exégèse de la condition humaine ».

<sup>19</sup> « Nos auditeurs attendent de nous que nous les comprenions mieux qu'ils ne se comprennent eux-mêmes, que nous les prenions davantage au sérieux qu'ils ne le font eux-mêmes. Ce n'est pas quand nous pénétrons profondément dans la blessure qu'ils nous apportent que nous manquons d'amour, mais bien lorsque nous nous bornons à la toucher légèrement, comme si nous ne savions pas pourquoi ils viennent à nous. Et ce n'est pas quand nous admettons qu'ils viennent à nous, hantés par les suprêmes questions, les questions dernières, que nous nous berçons d'illusions, mais bien quand nous pensons qu'étant venus à nous, ils se laisseront nourrir par des réponses légères et avant-dernières. »

Karl BARTH, « Détresse et promesse de la prédication chrétienne », in : *Parole de Dieu et parole humaine*, Paris, Les Bergers et les Mages, 1966 (1922, 1934), p.137-138

Sauf que dans ce miroir, il ne s'y voit plus tel qu'il s'imagine ou se voit lui-même. Mais il s'y découvre sous le regard de Dieu, le regard de sa grâce qui libère.

La prédication atteint son but quand l'auditeur peut dire « ces mots m'ont « touché ». Dans tous les sens du verbe toucher : ils m'ont atteint, ils m'ont rejoint et ils ne m'ont pas laissé indemne.

Il n'est pas au pouvoir du prédicateur de provoquer cet événement existentiel, mais il peut par ses mots renvoyer à cette présence qui est au-delà de tous les discours.

### 3. PRÊCHER, UNE MODALITÉ DE L'INCARNATION

#### 3.1 La Parole de Dieu s'est faite chair dans les langages humains

Ainsi, écrit mon collègue Guilhen ANTIER, « L'homme qui "monte en chaire" ne fait au final rien d'autre qu'accueillir, en même temps qu'il le désigne, Dieu qui "descend en chair" ». <sup>20</sup> On ne saurait mieux dire que la prédication est une modalité de l'incarnation.

En effet, écrit pour sa part Paul RICŒUR, « "la Parole a été faite chair" (Jn 1,14). Et comme la chair c'est l'homme et que l'homme est langage, devenir chair c'est, pour la Parole, devenir langage au sens humain du mot. » <sup>21</sup>

Après la mort et la résurrection du Christ, la Parole continuera de s'incarner dans des langages humains, à travers la prédication des témoins.

Certes nous avons vu qu'en eux-mêmes, les mots humains ne peuvent susciter l'événement de la foi. Si cette rencontre advient, c'est parce qu'à travers les gestes et les paroles humaines, Dieu parle.

Toutefois, cela n'entraîne aucunement une déresponsabilisation du prédicateur. En effet, si la foi ne dépend pas de la puissance des langages humains, elle ne pourrait survenir, la rencontre avec le Christ ne pourrait advenir, si des prédicateurs, ne se risquaient à annoncer, même maladroitement, la Parole qu'ils ont reçue.

Car cette Parole ne se dit pas autrement, ni ailleurs, qu'à travers nos langages, Pas seulement verbaux d'ailleurs. Nous serons amenés à en parler ultérieurement : le regard, le visage, la posture, le corps..., sauf à considérer que l'incarnation n'est qu'un « faire semblant ».

#### 3.2 Le prédicateur, serviteur du langage

---

<sup>20</sup> Guilhen ANTIER, « Karl Barth : la grâce et le sérieux, Détresse et promesse de la prédication chrétienne en modernité liquide », in Revue de théologie et de philosophie, 151 (2019), p.238.

<sup>21</sup> « La parole a été faite chair » (Jn 1/14). Et comme la chair c'est l'homme et que l'homme est langage -devenir chair c'est, pour la Parole, devenir langage au sens humain et séculier du mot ».

Paul RICŒUR, « Contribution d'une réflexion sur le langage à une théologie de la Parole » in Revue de Théologie et de Philosophie, 1968/5-6, p.335

D'où l'importance, pour le prédicateur, de travailler sur les langages qu'il utilise, même s'il ne sait jamais comment ils viendront se nouer dans l'existence de celui à qui il parle et peut-être ouvrir pour lui la possibilité d'une rencontre avec le Christ. Sa tâche est de conduire l'auditeur sur un seuil au-delà duquel les mots poursuivent leur course et au-delà duquel c'est un Autre, c'est Dieu, qui parle.

Certes, il ne s'agit pas de succomber aux artifices de la communication contemporaine et à ses rêves illusoires d'efficacité. On connaît les dérives de cette idéologie communicationnelle fustigée par l'homme de théâtre Valère NOVARINA : « Voici que les hommes s'échangent maintenant les mots comme des idoles invisibles, ne s'en forgeant plus qu'une monnaie : nous finirons un jour muets à force de communiquer ; la fin de l'histoire est sans parole. »<sup>22</sup>

De même les techniques rhétoriques ne sauraient être une fin en soi, ni asservir ou occulter la Parole.<sup>23</sup> Mais croire en la puissance de la Parole de Dieu ne dispense pas de travailler la mise en forme du discours qui la porte, afin de lui ouvrir un chemin à travers nos humbles mots.

Car au fond, l'Évangile lui-même ne change pas, ce qui change c'est la manière dont il vient au langage, dont on en rend compte et dont il rencontre le langage et l'existence d'autrui.

Une fois encore on pense à LUTHER qui portait ce souci de l'annonce publique de la Parole de Dieu et donc des modalités de sa communication. Il a interprété et transmis le message évangélique à partir des questions de son temps, en utilisant et renouvelant les langages et le vocabulaire disponibles, afin de rendre accessibles la bonne nouvelle. Le prédicateur, écrit-il, doit « interroger la mère dans sa maison, les enfants dans les rues, l'homme du commun sur le marché, et considérer leur bouche pour savoir comment ils parlent, afin de traduire d'après cela, alors ils comprennent. »<sup>24</sup> « Si l'on prêche sur l'article de la justification, les gens dorment et toussent. Si l'on raconte des histoires ou que l'on donne des exemples, les oreilles se dressent dans une écoute attentive et silencieuse ». <sup>25</sup>

### 3.3 Travailler sur les langages

---

<sup>22</sup> Valère NOVARINA, *Devant la parole*, Paris, POL, 1999, p. 13 sq.

<sup>23</sup> Il importe donc de toujours garder en mémoire la méfiance des théologiens de la Parole, comme Karl BARTH ou Dietrich BONHOEFFER.

« *Notre langage doit être préparé jusque dans la formulation, sans qu'il devienne pour autant une déclamation. Il y perdrait sa véracité et son naturel. (...) Celui qui, selon d'autres normes, peut être un mauvais orateur, mais qui prêche selon le don qu'il a reçu, peut exercer, et exercera une grande influence spirituelle.* »

Dietrich BONHOEFFER, *La parole de la prédication*, Genève : Labor et Fides, 1992, pp. 82-83

<sup>24</sup> Martin LUTHER, *L'art de traduire et l'intercession des saints*, Œuvres, VI, Genève, Labor et Fides, 1964, p.195.

<sup>25</sup> « Quand je prêche en chaire, je ne pense qu'à prêcher pour les valets et les servantes ("mes Jeannots et mes Babettes"). Je ne voudrais pas monter en chaire pour le Dr Jonas, ou pour Philippe (Mélanchthon), ou pour toute l'Université ; ils ont tout ce qu'il faut pour lire la Bible. Et quand on ne veut prêcher que pour les plus savants (...) et répandre à leurs pieds des chefs d'œuvre, le pauvre peuple vous regard comme ferait une vache ».

Martin LUTHER, *Propos de table*, Paris, 1932 (retirage 1975), p.25. Cite par p.21 Cité par Albert GREINER, *Sur le Roc de la Parole*, Paris, 1996, Les Bergers et les Mages, p.21.

Aujourd’hui, cette attention à la forme est d’autant plus importante, que nous vivons de plus en plus dans une culture du zapping, de l’immédiateté, du format court, où les capacités d’attention à un discours sont particulièrement amoindries. De surcroît, dans un contexte de déchristianisation où il est difficile et pourtant important d’être compréhensible par les personnes qui ne sont pas du sérail et qui ne connaissent pas les codes.

Cela implique de travailler la structuration et la fluidité du discours, les mots, les images, le vocabulaire employés, les effets rhétoriques, les éléments d’une communication adaptée, où la voix, la tonalité, le rythme, les émotions jouent un rôle essentiel. Même le silence est un langage qui permet l’appropriation intérieure par le sujet.

Peut-être importe-t-il de réfléchir à de nouveaux langages qui ne feraient pas seulement appel à la cérébralité. Mais qui solliciteraient aussi les autres sens, sensations, les sentiments, le corps, l’imaginaire...<sup>26</sup>

Il y a aussi les nouveaux supports de la prédication, suivant des modalités et dans des formats auxquels nous n’étions pas forcément habitués<sup>27</sup>. Je pense à tout ce que la crise sanitaire nous a conduits à inventer pour continuer à prier et partager la Parole ensembles : le téléphone, la radio, la télé, YouTube, Internet ont permis, non seulement de nourrir la communauté, mais ils l’ont élargie. Des personnes qui ne sont pas des membres de nos Églises ont pu, grâce à eux, entendre et parfois découvrir l’Évangile. La prédication a pu ainsi atteindre des gens qui ne sont pas des fidèles de nos cultes. Ces nouveaux médias peuvent éventuellement nous permettre aussi une ouverture intergénérationnelle.

Considérer donc tout ce travail sur les mots et les langages de la prédication comme de purs artifices inutiles, serait mépriser l’incarnation.

Plus concrètement, c’est s’exposer à faire, ou à subir, des sermons ennuyeux que l’on ne comprend pas, que l’on n’écoute pas, dont on perd très vite le fil. Ou encore des conférences, qui peuvent être brillantes dans le champ du savoir, mais qui ne touchent personne, car elles sont sans résonnances ni impacts existentiels.

On voit l’importance et l’exigence de ce chantier sur les mots, car la Parole n’advient pas sans leur médiation.

---

<sup>26</sup> « « Pour prêcher, il importe donc de travailler sur les mots et les gestes qui constituent les langages humains, tout en sachant que, du fait de l’opacité du langage, il n’y a jamais coïncidence entre ces mots humains et les réalités qu’ils veulent désigner, la recherche de nouveaux langages qui ne fassent pas seulement appel à la cérébralité mais qui puissent aussi solliciter les émotions, les sensations, les sentiments, le corps, l’imaginaire... Les modalités artistique, symbolique, poétique, humoristique du langage peuvent être particulièrement adaptées pour évoquer sans enfermer, pour rendre compte de manière plurielle d’une Parole qui se refuse à « une logique de l’univoque ».

Jean-Daniel CAUSSE, « Évangile, transmission et signifiant », *Études Théologiques et Religieuses*, 1999/3, p.386.

<sup>27</sup> Jérôme COTTIN est aujourd’hui un spécialiste de ce qu’il appelle les « prédications visuelles » à partir d’œuvres d’art ou d’images.

Jérôme COTTIN, « Prédication et images : l’exemple des "prédications visuelles" » in : Gerd THEISSENET al., *Le défi homilétique*, Genève, Labor et Fides, 1994, pp. 253-270.

En même temps, s'il faut s'y engager résolument, c'est en mesurant humblement que la Parole de Dieu dépasse nos mots humains, elle se dérobe au « dire » que l'énonciateur cherche à construire.<sup>28</sup>.

### 3.4 Le paradoxe du prédicateur

Mais cet écart qui se creuse entre ce que l'on dit et ce que l'on veut dire, entre la « bouche » et l'« oreille », entre ce que l'on dit et ce qui vient se nouer dans l'histoire singulière de celui qui l'entend, cet espace est précisément celui que l'auditeur va pouvoir habiter, notamment avec ses propres mots, ses propres questions et réalités existentielles.... Espace pour l'appropriation personnelle, au plus intime de soi-même, en même temps qu'au cœur de l'existence publique de chacune et chacun.

Cet inévitable écart dans tout discours est promesse de paroles multiples encore à venir. Elle ouvre le destinataire à ce travail par lequel la parole entendue peut devenir Parole de Dieu pour lui, le rejoignant de manière personnelle et existentielle.

Tel est le paradoxe du prédicateur : serviteur des mots, il n'est pas maître du sens. Il travaille comme si le résultat ultime de sa prédication dépendait de lui, alors qu'il est l'œuvre de Dieu. Même la meilleure préparation possible ne mène pas nécessairement la prédication à son accomplissement.

C'est pourtant et seulement par ces mots que la Parole de Dieu peut rejoindre chacune et chacun et susciter la rencontre avec le Christ, par-delà l'imperfection des discours, l'insuffisance des performances langagières et malgré, finalement, la pauvreté pécheresse de celle ou celui qui prêche.<sup>29</sup> J'aime bien ce texte de LUTHER qui encourage le prédicateur, tout en le ramenant à l'humilité.<sup>30</sup>

## CONCLUSION

---

<sup>28</sup> Cf Catherine CHALIER, « Philosophie et Révélation », *Esprit*, 1982/9, p.141.

<sup>29</sup> « La promesse faite à la prédication chrétienne, c'est que nous parlions la Parole de Dieu. Promesse n'est pas accomplissement. La promesse cela veut dire que l'accomplissement nous est promis. La promesse n'abolit pas la nécessité de croire, elle la fonde. La promesse c'est la part de l'homme ; l'accomplissement c'est la part de Dieu. Que ce qui est de Dieu soit aussi de l'homme, on ne peut pas le savoir, on ne peut que le croire. Ne confondons pas la part de Dieu et la part de l'homme.... Que nous aussi, nous parlions la Parole de Dieu, nous ne pouvons que le croire ! La Parole de Dieu sur les lèvres humaines, cela n'est pas possible, cela n'arrive pas, cela ne peut se voir, ni se réaliser. Et pourtant l'action de Dieu, c'est bien l'événement vers lequel sont tournées l'attente du ciel et l'attente de la terre. »

Karl BARTH, « Détresse et promesse de la prédication chrétienne », in : *Parole de Dieu et parole humaine*, Paris, Les Bergers et les Mages, 1966 (1922, 1934), p.150-151

<sup>30</sup> « Le fait que Dieu accorde aussi la Parole par de méchants fripons et par des impies n'est pas une petite grâce. Dans une certaine mesure, il est même plus dangereux qu'il l'accorde par l'intermédiaire de saints personnages, que lorsqu'il la donne par des hommes qui ne le sont pas. En effet, des auditeurs dépourvus de jugeote se laissent prendre et ils s'attachent plus à la sainteté des hommes qu'à la parole de Dieu. Ce faisant l'homme est plus honoré que Dieu et que Sa Parole. »

WA, 26, 164, 7-15. Cité par Albert GREINER, *Sur le Roc de la Parole*, Paris, 1996, Les Bergers et les Mages, p. 17.

Je dirai, pour ne pas conclure, que le prédicateur est, au fond, un témoin <sup>31</sup>. Comme le témoin, le prédicateur dit « viens et vois » (Jn 1,47). Il peut baliser un chemin, le rendre possible ou plutôt faire en sorte qu'il ne soit pas trop parsemé d'obstacles. Mais son rôle s'arrête là. Il ne maîtrise pas ce qui se passe ensuite, cela ne lui appartient pas.

En cela, JEAN-BAPTISTE est la figure du prédicateur. Comme dans le retable de Grünewald, il est celui qui, de son gros doigt, désigne le Christ. Celui dont il dit « il faut qu'il grandisse et que moi, je diminue » (Jn 3,30).

Le prédicateur est appelé à s'effacer devant la Parole qu'il porte. Par sa prédication, il ouvre un espace pour qu'un Autre vienne.

CALVIN disait des prédicateurs qu'ils « sont comme laboureurs qui labourent et sèment. [...] Après avoir jeté la semence en terre, ils aident à la terre autant qu'ils peuvent, jusqu'à ce qu'elles produisent ce qu'elle a conçu ; mais de faire que leur labeur fructifie, cela certes est un miracle de la grâce de Dieu, et non point œuvre d'industrie humaine. »<sup>32</sup>

Ce propos constitue un encouragement pour nous lorsque nous prêchons, à savoir que nos paroles sont toujours *des paroles à la grâce de Dieu*.

MICHEL BERTRAND

---

<sup>31</sup> Cf. Thomas G. LONG, *Pratiques de la prédication*, Genève, Labor et Fides, 2009, p.69ss.

<sup>32</sup> Jean CALVIN, « Commentaire sur 1<sup>ère</sup> épître aux Corinthiens », in : *Commentaires de Jehan Calvin sur le Nouveau Testament*, tome troisième, Paris, Librairie Ch. Meyrueis et compagnie, 1855, p.316.